

faire sa santé en pays étranger : formule stéréotypée de la disgrâce impériale, lorsqu'elle est encourue par quelque fonctionnaire du premier ou du second ordre. On lui reproche des procédés trop doux envers les Polonais, et l'ignorance où il serait resté du complot de désertion exécuté au mois de janvier dernier, par plus de 2,000 Polonais, qui, à en juger par les mesures défensives prises par les autorités militaires supérieures de Posen, aurait eu pour objet de surprendre cette ville, pour y établir un centre provisoire d'opérations agressives sur la Pologne russe. Le maréchal aura pour successeur provisoire, et jusqu'à nouvel ordre, le ministre de la guerre, le prince Tchernycheff, qui doit être remplacé par le comte Kisseleff, jusqu'ici ministre des domaines et des apanages. Varsovie est également consternée du départ du maréchal et du choix de son successeur.

Le comte Canerine, ministre des finances, vient également d'être congédié pour cause de *mauvaise santé*, mais son éloignement est dû à une tout autre cause. C'est sur sa déclaration de l'impossibilité où il se trouvait d'extirper la contrebande de la ligne des frontières de l'ouest tant que la population juive n'en serait pas écartée, qu'était intervenu Pokase qui ordonnait la déportation de toute cette population à cinquante verstes de la frontière. A peine la détresse de ces malheureux proscrits fut-elle connue, que la maison Rothschild mit en jeu tout son crédit pour faire révoquer Pokase, ou pour en faire au moins suspendre l'exécution. Le chef de la maison de Vienne eut, à ce sujet, une conversation fort animée avec le comte de Médene, chargé d'affaires de Russie, en Autriche qui s'efforça de le calmer en lui offrant quelques espérances à cet égard. L'on intéressa au sort des juifs polonais les cabinets d'Autriche et d'Angleterre, et la conséquence de ces interventions fut, en effet, l'ajournement provisoire de la mesure décrétée contre ces malheureux, ainsi qu'une série d'adoucissements équivalents au retrait de Pokase. Mais le triomphe des Rothschild eût été incomplet si le ministre, dont le rapport avait provoqué cette ordonnance, fût resté en place ; des dénonciations de concussion, etc., obsédèrent l'Empereur, qui finit par sacrifier son ministre à des ressentiments dont peut-être il n'a connu ni la source ni la nature.

Personne assurément ne désapprouvera un acte d'humanité qui sauve les juifs polonais d'une catastrophe que la publicité européenne avait signalée à l'animadversion générale ; mais une pensée bien amère vient, à ce sujet, assiéger notre esprit. L'intervention d'une maison de banque israélite a suffi pour déterminer, en faveur de ses co-religionnaires, les bons offices des grandes cours de l'Europe, demeurées spectatrices, sinon bénévoles, au moins indifférentes, de la spoliation de l'Eglise catholique et de l'affreuse persécution exercée contre ses ministres en Russie comme en Pologne. Et cependant les juifs polonais ne sont protégés par aucune clause des traités qui servent de base à la cession des provinces polonaises, et à l'agrégation du royaume de Pologne à la Russie. Il est donc vrai (et qui pourrait assez le déplore ?), il est donc aujourd'hui constaté que l'Europe monarchique n'a plus d'autre régulateur que l'or et le crédit de la haute banque, dont le sceptre est aux mains du judaïsme, et que devant cette puissance nouvelle s'éteignent et les affinités religieuses et les doctrines du droit public, et jusqu'aux intérêts d'une politique clairvoyante !

TURQUIE.

Constantinople, 21 février.—La plus vive alarme règne parmi les Turcs. Cette semaine, M. Stratford Canning, qui était secondé par M. de Bourquey, a exigé de la Porte-Ottomane une déclaration catégorique par laquelle elle devait s'engager à abolir la peine de mort établie contre les chrétiens, qui, après s'être faits mu ulmans, rentrent dans le sein de l'Eglise chrétienne. La note que lord Aberdeen a adressée à ce sujet est conçue dans les termes les plus énergiques. Et le porte que l'ambassadeur britannique devra, s'il ne peut réussir auprès des ministres et du divan, s'adresser directement au sultan.

Le divan a déjà tenu quatre séances, dans lesquelles il s'est occupé de cette affaire en présence du scheik de l'Islam et des Ulemas. Mais rien n'a encore été décidé ; la Porte cherchera sans doute à temporiser, mais l'ambassadeur anglais la poussera à bout et agira seul si les autres ambassadeurs ne le soutiennent pas.

On dit que la Porte ottomane, qui, sur les observations de la France, avait retiré ses troupes sur les frontières, est devenue nécessaire, parce qu'elle a découvert certains projets qui compromettent sa sûreté et que la France aurait approuvés.

LA DAME D'APREMONT.

Le domaine d'Apremont est aujourd'hui doublement célèbre dans un de ces pays de l'Ouest désolés par tant de guerres civiles depuis la révolution. Le château subsiste encore, et je ne pourrais vous dire qui l'habite, s'il est vrai qu'il soit habité. Il s'élève au milieu des bois sur un amas de rochers. Je ne saurais mieux comparer ce vieux édifice qu'à Pierre-fond, au milieu de la forêt de Compiègne. Or, comme j'ai dit, le vénérable manoir des sires d'Apremont se recommande à la curiosité du voyageur par deux chroniques dont les événements ont eu lieu à sept cents ans de distance, et se rattachent néanmoins étroitement les uns aux autres.

La première de ces légendes est bien connue ; on la conte ainsi. Le sire Hugues d'Apremont, s'en allant en Palestine, laissa au manoir sa femme, Blanche, sous la garde de sa foi et loyauté. La châtelaine inconsolable fit vœu de ne point descendre du haut de la tour que son noble époux ne fût revenu sain et sauf ; elle ne sortit plus de son retrait tant en signe de deuil que pour mettre à couvert son honneur. De même les ponts furent levés, les lièges

furent baissés, et les gens d'armes ne quittèrent point les créneaux, comme si l'on se fût attendu à toute heure qu'une armée de turcomans allait investir le manoir. Or, il était dans le voisinage un gentilhomme félon du nom de Pierre Malebouche, qui s'était injurieusement allié de la châtelaine, l'ayant vue maintes fois en des passes d'armes et cérémonies, de quoi la bonne dame n'ignorait point. Or, ce Malebouche jugea l'instant favorable à l'exécution de ses mauvais desseins. Et donc, il envoya un page avec une lettre toute pleine de langage doucereux et criminel, mais le page fut fouetté et renvoyé pitoyablement, son sac et à l'envers. Le félon, maugréant comme un renégat, jura qu'il aurait satisfaction de cette réponse, et qu'il s'en irait tout à l'heure planter les échelles au pied d'Apremont. Mais ses hommes d'armes lui représentèrent combien la place était forte, pleine de braves gens, bien avitaillée et en état de la laisser pourrir dans ses fossés lui et les siens, en pâture aux corbeaux. Pierre Malebouche ne songea donc plus que perfidie, ruse et trahison, à quoi il était fort expert et approuvé. Or, voici qu'il se met en marche par une nuit sans lune, avec un seul écuyer aussi méchant que lui, et tous deux munis de cordes, crochets et engins. Comment ils descendirent jusqu'aux fossés de la tour, nul n'a pu le savoir ; ce fut certes par maléfice. Tant y a que la dame d'Apremont était fidèle à Dieu comme à son époux, remplie de piété, vigilante et d'un courage viril. C'est pourquoi, depuis le départ de son doux sire, elle faisait oraison bien avant dans la nuit, aussi bien pour le préserver de tout danger que pour se défendre elle-même des embûches de l'esprit malin. Et sur le coup de minuit qui sonnait au beffroi en grande mélancolie, ses femme étant renvoyées, elle ne laissait pas de faire ses tours, de çà et de là, pour bien ouïr si elle n'oyait rien. De fait, elle ouït un petit bruit contre le rempart, et, sans se troubler et se lamenter, elle passa prudemment la tête à la fenêtre, et vit bien le félon qui montait droit dans son oratoire à l'aide d'une longue échelle que tenait au pied l'écuyer sans foi. Or, la dame d'Apremont, lui sautant briller sa lampe, s'en alla vite ment querir une hache d'armes parmi les armes de son cher époux, et revint à pas légers se mettre en sentinelle au long de la fenêtre, ne disant mot et ne jetant soufflé. Tout aussitôt, Malebouche, monté en haut, jeta la main pour se prendre au rebord de la fenêtre, et la bonne dame, assénant à propos un gentil coup de sa hache d'armes, lui coupa le poing, et le félon fut précipité la tête en bas, tournant et retournant comme meule de moulin, en telle sorte qu'il tomba sur la tête de son écuyer et l'écrasa. Donc, par son très bon cœur, et Dieu aidant la dame d'Apremont fut fidèle, et vit retourner joyeusement son époux en grand triomphe.

Telle est l'histoire qu'on se racontait de père en fils dans le pays depuis les croisades, et la tradition voulait de plus que l'ombre de la dame d'Apremont se promenait tous les soirs depuis sa mort, en longs habits blancs et sa hache à la main, sur la plate-forme et dans les appartements de la tour qu'elle avait habitée et qui existe encore. Cela voulait dire sans doute que sa grande vigilance s'exerçait encore même après la mort, et qu'elle voulait défendre le château de quelqu'autre félon Malebouche. Les habits blancs qu'on lui voyait se rapportaient apparemment à son nom de Blanche. On savait même dans le pays une ballade que la dame d'Apremont chantait en s'accompagnant d'un luth enchanté, quand sonnait minuit, l'heure où elle avait coupé le poing du chevalier déloyal. Voici l'un des couplets principaux que les vieilles femmes d'Apremont chantaient encore, il y a soixante ans :

Le maître n'est pas au manoir
Va-t'en, félon, car il fait noir.
L'œil du hibou luit son aïle.
Madame veille en sa tourelle ;
Son cœur est d'or, sa main de fer :
Ouvre-toi, porte de l'enfer.

En 1759 le château d'Apremont était encore habité par un gentilhomme du nom et du sang de cette noble maison, M. le comte Louis-Joseph d'Apremont, sa femme et plusieurs enfants. M. le comte, à la fleur de l'âge, venait de quitter le service pour vivre en paix au milieu de sa jeune famille, qu'il voulait élever lui-même. Il n'était plus qu'estion alors de la bonne dame d'Apremont reléguée dans les chroniques du temps de Turpin ; on n'en parlait plus, tant elle était connue de chacun. M. d'Apremont croyait même avoir découvert l'origine de la tradition qui voulait que l'ombre de Blanche parût tous les soirs sur la plate-forme, chantant sa ballade. Il y avait au sommet de cette tour une espèce de machicoulis, percé d'une certaine façon, où les seigneurs du lieu avaient fait tendre des cordes éoliennes que le vent faisait vibrer avec harmonie. C'étaient là les accords mélodieux qui résonnaient au loin dans le silence de la nuit. Mais M. d'Apremont avait inutilement démontré le phénomène à ses gens ; il leur semblait bien plus simple que l'ombre de la châtelaine parût dans sa tour, que de croire que le vent d'ouest sût la musique.

A la nouvelle des événements qui troublaient le royaume, M. d'Apremont se rendit à Paris à la fin de 1790, dans l'idée que l'honneur l'appelait auprès du Roi. L'émigration commença bientôt ; mais plusieurs raisons détournèrent le Comte du parti que prenait la noblesse ; il ne put se décider à quitter sa famille et il résolut, comme beaucoup de gentilhommes de sa province, de retourner chez lui pour y attendre les événements. Ses paysans, les gens de sa maison lui étaient entièrement dévoués, ses enfants étaient sous les yeux de leur mère, aidée de sa fidèle Charlotte, jeune fille née dans le château, d'une longue race de serviteurs : M. d'Apremont était donc parti sans inquiétude ; il trouva tout en bon ordre ; mais son bonheur était dès-lors cruellement empoisonné par les périls croissants de la chose publique. Deux